

L'IMAGE,

Malgré la crise sanitaire, la prochaine Biennale de l'Image Possible aura bien lieu à Liège du 19 septembre au 25 octobre 2020. Aiguillée par la question "Quel est l'impact de l'art?", cette 12^{ème} édition s'articule autour de trois grands projets: *Me, Myself and I* de Pieter-Jan Valgaeren, *Désorceler la finance*, orchestré par Camille Lamy, Amandine Faugère et un "laboratoire sauvage", et *Les 7 péchés du capitalisme* des artistes Camille Dufour et Rafaël Klepfisch, curaté par Ilan Weiss. L'invitation de plusieurs commissaires extérieurs fait partie des nouveautés de l'édition 2020, tout comme l'installation dans deux lieux exceptionnels, l'ex-magasin Decathlon et les anciens ateliers communaux de "La Menuiserie". Nous avons rencontré ANNE-FRANÇOISE LESUISSE, sa directrice, pour discuter, en lien avec l'actualité, des enjeux artistiques, politiques et écologiques de l'événement à venir.

Arvida Byström,
From the series *Alone Online*
© Arvida BYSTRÖM. (La Menuiserie/Novacitis,
Me, Myself and I)



SES POSSIBLES ET SON IMPACT

l'art même: *Le thème de la prochaine Biennale est explicitement politique. Votre identité est très engagée: vous parlez d'un événement "citoyen", "activiste", "participatif". C'est là un choix fort.*

Anne-Françoise Lesuisse: Tout à fait. Il s'explique par notre histoire. La Biennale repose sur le centre culturel de Liège, l'ASBL "Les Chiroux", structure hybride qui est plutôt une institution d'éducation permanente, même si nos missions sont avant tout artistiques. Depuis que je suis à la direction de la biennale, le consensus qu'on a trouvé est de l'inscrire à la fois dans des problématiques d'images et de société, de dire quelque chose de l'évolution de l'image avec des travaux qui portent un discours sur ce qui est en train de se passer, au sens très large. Moi je crois que les artistes ont sans cesse un rôle à jouer, ce qui n'est pas toujours la position des centres culturels qui favorisent souvent les activités d'animation. En 2012, par exemple, la thématique était l'amour, donc ce n'est pas toujours systématiquement politique...

Cette année, on a choisi de mettre au centre la question de l'impact de l'art, une question à la fois très naïve et essentielle, mais surtout extrêmement large.

AM: *Ce choix était fait avant le printemps, mais comment la crise sanitaire a-t-elle renforcé cette question de l'impact?*

AFL: D'abord avec l'arrêt généralisé de toutes les activités culturelles... Puis avec de drôles de réactions. J'ai vu passer un sondage d'un journal anglais, par exemple, qui listait les professions les plus utiles et les moins utiles. Parmi les moins utiles, les premiers étaient les artistes! Je crois que la Covid a révélé une tension au niveau de la culture et de l'art aujourd'hui. Et cette crise a ajouté une facette que l'on n'avait pas prévue à notre question initiale. Plus concrètement, aussi, la crise a eu beaucoup d'effets sur la phase de préparation, et sur des choix pratiques, comme notre politique tarifaire, puisque nous avons décidé de proposer cette année trois

tarifs, sans justificatif à fournir, un prix de base, un tarif "je donne un coup de main" et un tarif "j'accepte un coup de main". C'est une manière de restituer une part de responsabilité au public, de ne pas être dans une prise en charge absolue, dans un rapport de consommation.

AM: *Une autre spécificité, cette année, est d'investir deux lieux insolites, l'ex-magasin Decathlon, dans l'hyper-centre de Liège, et "La Menuiserie", d'anciens ateliers communaux qui seront ensuite entièrement rénovés pour accueillir un centre d'entreprises dédié aux transitions et porté par la coopérative Novacitis. Qu'attendez-vous de la dimension insolite de ces lieux? Que cela change-t-il pour les artistes comme pour le public?*

AFL: L'idée d'investir des lieux alternatifs est profondément ancrée dans la question de l'impact. Si l'on se demande quel est l'impact de l'art, il est important de réinscrire la création dans des espaces qui ne sont pas des lieux dédiés à l'art



Olga Fedorova, *Party Next Door*, 2019
Hd animation, 1,01mins © Olga FEDOROVA
(La Menuiserie/Novacitis, *Me Myself and I*)

et à la culture, comme les musées ou les galeries. Quand on entre dans un musée, on adopte une certaine attitude, même inconsciente. On s'est donc mis en quête de lieux insolites, en collaboration étroite avec la Ville de Liège et les services qui répertorient les lieux commerciaux vides. Et on a trouvé ces deux endroits qui nous ont paru exceptionnels. Et qui revêtent un caractère moins autoritaire qu'un musée... Le principe, maintenant, est de garder l'inscription de ces lieux dans la dynamique urbaine, je dirais même quotidienne, de ne pas les transformer en "white cube". Les garder dans leur jus, avec leur architecture, les murs pelés, abîmés, la moquette, etc. Dans l'ancien Decathlon, notamment, les spectateurs vont retrouver la surface commerciale, on ne va rien cacher. J'ai le secret espoir que la réminiscence de l'activité commerciale permette d'assouplir un peu les attentes qu'on peut avoir en pénétrant dans un lieu dédié à l'art.

AM: Est-ce aussi une façon d'amener un public autre, qui aurait simplement envie de voir ce qu'est devenu le Decathlon qu'il connaît ?

AFL: Oui, il y aura du passage. J'espère qu'on pourra attirer des curieux. C'est une tentative, un pari. On voudrait d'ailleurs récolter les réactions, avoir une sorte de feedback, c'est important pour nous.

AM: N'avez-vous pas peur que ces lieux soient déjà signifiants en eux-mêmes, qu'ils suggèrent l'effondrement, par exemple, ou qu'ils incitent à jouer sur une esthétique de la ruine qu'on voit beaucoup ces derniers temps ?

AFL: Oui, c'est vrai. C'est pour cette raison qu'au Decathlon, on a délibérément programmé les plus poétiques projets qui sont les plus politiques, les plus "poético-critiques", sur la question de la finance et du capitalisme mondialisé. Ce lieu abritera les projets qui portent une dimension

militante, activiste, en tout cas... comme *Les 7 péchés du capitalisme* d'Ilan Weiss, Camille Dufour et Rafaël Klepfisch, qui consiste à produire des gravures que des passants emportent pour les coller dans la ville. Il faut ajouter que quand on a découvert les lieux, et les 2.500m² du Decathlon en particulier, on était, avec toute l'équipe, très emballés en termes de scénographie, d'espace, d'opportunités... C'est un lieu excitant. Il est fascinant, aussi, de se rendre compte de la vastitude des lieux de consommation. À l'intérieur de cette ancienne surface commerciale, l'on va tenter de faire cohabiter des couches de discours, des couches de présence. Ce sera une confrontation passionnante.

AM: Le choix de ces deux lieux est aussi lié à votre préoccupation écologique qui veut que vous ayez le moins d'impact possible, en termes de scénographie notamment. En architecture, c'est un point qui fait débat entre les tenants de la reconversion d'espaces existants et ceux du bâti neuf... La rénovation coûte-t-elle vraiment moins cher que le neuf ? Est-ce, par ailleurs, une tendance actuelle dans le monde de l'art que de travailler avec ce qui existe déjà ?

AFL: En 2016, par exemple, comme l'ancien MAMAC à la Boverie était en travaux, on avait utilisé le Manège Fonck, une immense salle de spectacle vide. Et on avait alors beaucoup investi dans la construction de murs, de plusieurs "black box". Cette année, on aurait pu reproduire la même chose, mais on a choisi au contraire de travailler avec un état des lieux donné. Il y aura donc des aménagements au Decathlon et à la Menuiserie, mais ce seront des aménagements minimums. Tous les artistes sont d'ailleurs très soucieux d'apporter leur contribution quant à cette question de l'aménagement. C'était même presque une attente chez eux, je dirais, de pouvoir réinventer quelque chose au niveau

de la présentation des travaux. Les questions écologiques sont des questions complexes et les artistes ont particulièrement envie de s'en emparer. Personnellement, je suis très dubitative face à une œuvre comme celle d'Olafur Eliasson lequel a fait venir 80 tonnes de banquise à Paris en 2015 pour alerter sur le réchauffement climatique... C'est une démesure de moyens qui est pour le moins paradoxale. Au contraire, à la Biennale de Venise, je suis tombée sur une pièce beaucoup plus modeste, *Black Serpentine* de Jimmie Durham, devant laquelle je suis restée longtemps. C'était une simple plaque de marbre aux cotés de laquelle figurait un texte qui en expliquait le périple jusqu'à Venise. Extraite en Italie, envoyée en Chine pour y être taillée, puis renvoyée en Italie pour être exposée, elle avait fait des milliers de kilomètres. J'ai trouvé la pièce beaucoup plus forte même si moins spectaculaire.

AM: Je voudrais que l'on s'arrête sur le terme d'"image possible", que je trouve très intrigant. Le "P" de "BIP" désignait initialement l'adjectif "Photographique", avant que de désigner le vocable "Possible". Un mot, utilisé ici comme substantif, qui signifie incontestablement une ouverture, un élargissement de la définition d'"image" vers la 3D, l'art vidéo, etc. Mais faut-il entendre plus précisément ce "possible" comme celui de "toutes les images possibles" ou plutôt comme celui de l'image de demain ? Vous semblez en effet vouloir mettre en avant les images à venir, comme celles de l'exposition *Me Myself and I*...

AFL: Ces deux sens sont en effet inclus dans l'adjectif mais, en 2016, quand nous avons changé de nom, c'était aussi une façon de répondre aux discours alarmistes sur la circulation des images devenue soi-disant ingérable et aux discours de photographes parfois apeurés, parfois réactionnaires, à propos de la disparition de la photo argentique, des images futures... La notion d'image possible était donc une façon d'affirmer le potentiel de transformation des images, d'être dans un rapport d'accueil de ces évolutions, dans tous leurs excès, et non dans un rapport de résistance face à ce qui était alors en train de se mettre en place.

AM: Venons-en maintenant aux trois grands ensembles que vous présentez dans l'édition de 2020. *Me, Myself and I*, Désorcéliser la finance et *Les 7 péchés du capitalisme* correspondent à trois missions curatoriales, déléguées après un appel à projet. C'est la première fois que vous le faites : pourquoi cette volonté de recourir à une sorte de sous-traitance ? S'agissait-il de faire varier les regards ? De faire entrer une nouvelle génération ?

AFL: En effet, de l'intérieur, on a ressenti le besoin de faire entrer des regards extérieurs, de donner de l'autonomie à des projets et de faire évoluer la biennale, que je dirige depuis 2010. Et surtout, la question "Quel est l'impact de l'art ?" méritait d'être posée tous azimuts. Ça aurait été arrogant de la garder pour nous ! Sur les 70

propositions reçues, nous en avons présélectionné 15, parmi lesquelles il a été très difficile d'en choisir 3. Nous sommes ainsi ravis d'avoir tout de même pu intégrer le projet singulier de Dominique Roodthoof, *L'Éponge et l'Huître*, sur la filtration, exposé au Corridor, dans le parcours officiel.

AM : Les nombreux partenariats et la programmation associée semblent aussi faire partie de l'identité de la biennale ?

AFL : À chaque édition, on s'associe à des opérateurs d'art contemporain pour le parcours officiel, le "in", mais pas pour le "off". On essaie de co-construire la programmation. Cette année, comme tous les calendriers ont été bouleversés par la crise, on a été très inclusifs. Finalement, les Brasseurs vont nous rejoindre, avec une exposition de Katrin Ströbel, comme le Corridor, les Drapiers avec les dessins de Jean-Luc Petit, et les RAVI, aussi, avec Clara Thomine et sa conférence "Ça va changer".

AM : Dans cette configuration, comment évolue votre rôle de curatrice : êtes-vous une sorte de "méta-curateur" ?

AFL : Cela dépend des projets. Pieter-Jan Valgaeren est un curateur d'expérience : son exposition est relativement autonome. Avec les plus jeunes, j'essaie de rester en contact, de les aider notamment en termes de scénographie. Camille Dufour et Rafaël Klepfisch doivent par exemple tout réadapter car ils avaient déjà monté *Les 7 péchés du capitalisme* à Bruxelles, mais dans un tout petit espace, Pinguin, et il faut maintenant changer d'échelle.

AM : Comment envisagez-vous les interactions entre les trois projets, et entre les projets et la programmation associée ?

AFL : L'interaction joue surtout dans le partage des espaces. Par exemple, à la Menuiserie, un plateau sera occupé par l'exposition de Pieter-Jan Valgaeren, *Me, Myself and I*, qui porte sur la question de l'identité numérique, de l'avatar, du jeu avec la censure. On a sélectionné cette exposition parce que ces artistes jeunes, féminines la plupart du temps, comme Arvida Byström ou Molly Soda, nous intriguaient vraiment et permettront de toucher un public plus jeune. Un autre plateau sera occupé par Laia Abril, avec un projet de témoignage qui renoue avec l'idée de la photo comme un "ça a été". C'est le second volet de son *Histoire de la misogynie*, un travail d'investigation sur le viol. Forensic Architecture et Forensic Oceanography qui opèrent une reconstruction du réel procédant de la croyance selon laquelle l'image peut dire le vrai, occuperont encore un autre plateau. Face à cela, il y aura certainement Grégory Chatonsky, pionnier de l'art digital franco-canadien, qui a travaillé sur la question de l'intelligence artificielle comme créateur d'images inouïes, d'images plausibles mais qui, au demeurant, n'existent pas. L'interaction portera ici sur la dimension spéculative de l'impact de l'art sur le réel. Quant à l'exposition *Désorceler la finance*, la programmation en réserve encore des surprises, mais personnellement, j'ai été séduite par l'idée du Cabinet de Curiosités économiques qu'elle recèle, par le foisonnement de ce que ce collectif prépare, et par l'ambition de ses membres de démontrer les mécanismes de la finance. L'intérêt de leur projet, c'est de com-



Fabrice Sabatier, *ViceOrganique*,
© Fabrice Sabatier © iso-document-s (Location :
former Décatillon, Le cabinet de curiosités
économiques)

biner des choses très "low-tech" — comme par exemple l'installation du collectif Luit utilisant des cagettes en plastique et des petits tableaux sur lesquels les spectateurs sont invités à inscrire un désir non monnayable — et d'autres choses très connectées, comme ce que fait Fabrice Sabatier avec des données informatiques pour parler de la dimension invisible du lobbying. J'aime cet écart, entre le performatif, le "Do-It-Yourself", et les recherches les plus pointues.

AM : Le collectif à l'origine de *Désorceler la finance* se désigne comme un "Laboratoire sauvage de recherches expérimentales". Et, dans la programmation, on est frappé par la récurrence des liens entre recherche et création et entre recherche et action, notamment avec des profils comme celui de Camille Lamy mais aussi de Pieter-Jan Valgaeren. Est-ce une volonté de votre part que de mettre en valeur les liens entre recherche et art, voire de les encourager ?

AFL : Ce n'était pas une intention de départ, mais cela correspond à ce qui est inscrit au cœur de la Biennale, la dimension "in progress" de notre réflexion. On voulait mettre sur pied un programme qui permette une mise en débat, une circulation de la parole. L'idée est de garder trace de cela, via un guide du visiteur, et de récolter des avis. Notre projet est de publier ensuite l'ensemble de ces résultats dans le catalogue — au graphisme non neutre — de la Biennale qui sortira début 2021 aux éditions du Caïd. Ce catalogue sera à la fois le point final d'une recherche un peu sauvage, qui dépend de beaucoup de facteurs qu'on ne maîtrise pas, et un point de départ pour remettre sur la table des questions importantes. La remise en jeu de nos propres propositions est vraiment essentielle pour nous.

Entretien mené par Anne Reverseau



**BIENNALE DE L'IMAGE
POSSIBLE 2020**
ARTS VISUELS & PHOTOGRAPHIE
LIÈGE, DIVERS LIEUX
WWW.BIP-LIEGE.ORG
DU 19.09 AU 25.10.20

Les 7 péchés du capitalisme, Envie, 2020
44-100, xylographie, 70 x 100, Jubilé, affiche
par Laetitia Bica (Former Décatillon)